Document généré le 13 juil. 2025 03:53

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Polar et littératures de l'imaginaire

Stéphane Picher, Laurence Pelletier et Ariane Gélinas

Numéro 173, printemps 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90395ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Picher, S., Pelletier, L. & Gélinas, A. (2019). Compte rendu de [Polar et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (173), 55–59.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Printemps nordique

Stéphane Picher

Ce premier roman, publié dans une maison d'édition littéraire qui pratique très peu le genre, est le meilleur polar qu'on a lu depuis longtemps.

Il y a plusieurs choses que j'ai aimées à la lecture de *Terminal Grand Nord*. En premier lieu l'intrigue, qui est probablement l'élément le plus important s'agissant d'un polar, selon une majorité de lecteurs. Ça commence par un double meurtre près de Schefferville impliquant plusieurs juridictions. Deux jeunes Innues originaires de Maliotenam, une réserve située à Sept-Îles, sont retrouvées mortes dans un sentier. Ça va vite se compliquer. À moins que ce ne soit la complexité qui précède le crime ? Car derrière cette histoire malheureusement banale, il y a un contexte de magouilles politiques et policières, de trafic de drogues et d'influences. Des ministres en goguette ; des politiciens locaux qui détournent parfois le regard.

Un policier vedette de Montréal, Émile Morin, est dépêché sur place par un gouvernement désireux de faire bonne figure ; on est anxieux à Québec parce que la Direction des poursuites criminelles et pénales est sur le point d'annoncer que les abus de policiers envers des femmes autochtones n'auront pas de conséquences légales. « *Preuve pas assez solide.* » « *Témoins pas crédibles.* »

Morin s'adjoint la compagnie de son ami auteur, Giovanni « Johnny » Celani, qui a vécu là-bas à une époque qui lui semble une autre vie ; il sera son guide dans cet univers nouveau pour le policier. Une intrigue peut-être pas des plus originales, mais qui s'adosse très solidement à l'actualité récente, voilà qui stimule l'intérêt dès les premières pages.

Couleurs locales

J'ai beaucoup aimé la galerie de personnages : l'enquêteur Morin d'abord, un homme intelligent et volontaire, qui a été créé loin du cliché de l'inspecteur irrécupérable et obligatoirement alcoolique ; Johnny Celani, qui ajoute un côté littéraire immédiat (et justifié) au livre, surtout dans les parties dont il est le narrateur – ses incursions dans le passé des personnages qu'il a connus étant plus jeune servent le récit et lui donnent une belle couleur – ; enfin Antoine, un hôtelier pas piqué des coquerelles et vieux séducteur, qui n'arrivera probablement jamais à prendre sa retraite, ni des affaires ni des dames !

J'ai apprécié la structure d'ensemble, faite de changements de narrateurs et de points de vue, avec des retours en arrière, qui permettent à l'autrice d'embrasser pleinement son sujet, risqué s'il en est, pour ainsi dire sans faux pas. Elle n'a peut-être pas encore atteint le niveau de Donald Westlake, qui comme son cousin spirituel Elmore Leonard était un maître du point de vue, mais on a clairement affaire à une bonne élève. Son style, qu'on pourrait qualifier de « littéraire mais pas trop », est très fluide, rythmé, par moments particulièrement juste, sans être flamboyant. Il y a de la maturité à l'œuvre (je ne connais pas l'âge de l'autrice), ou encore un bon travail éditorial ; probablement les deux.

« Big picture »

Mais enfin, et surtout, j'ai adoré son aplomb, son ambition même. Lafortune garde tout le long une hauteur de vue qui fait du bien à lire. Le roman devient alors plus qu'une anecdote violente fictive qu'on dévore et oublie, mais, pour ainsi dire, un peu une vision du monde, où ce ne sont pas seulement les individus criminels qui sont fautifs, mais ce système qui les tolère, les encourage, les nourrit, et finalement les enfante. Si à la fin du roman, ce sont les simples exécutants qui sont punis, on a au moins regardé dans les yeux le mal dans son ensemble, le *big picture*, comme dit à un moment Christian Dutronc, un homme de l'ombre, un magouilleur non élu qui tire les ficelles.

Ce monde de politiciens, au mieux faibles et influençables, et de ceux qui les manipulent grâce à l'argent, au sexe ou au chantage, ce monde où riches et parvenus décident du sort de peuples et de territoires, il existe bel et bien. Ce n'est pas dans *Terminus Grand Nord* qu'on le verra tomber (ce serait là plutôt une histoire pour un livre d'anticipation). Mais nous savons qui sont les vrais coupables, et nous avons pu admirer brièvement quelques hommes et femmes intègres qui pourraient les inquiéter : un policier, une politicienne, un philosophe de taverne et une future travailleuse sociale, dont on aimerait qu'il en existe plus dans la vraie vie.

Le livre n'est pas sans défauts. J'y ai trouvé quelques clichés. Fallait-il vraiment *deux* figures de sages amérindiens : Sam, qui prodigue ses conseils au bar de l'hôtel en échange d'une bière *et* un chamane en tournée ? (Ce n'est pas la quantité réelle de sages chez les Premières Nations qui est ici discutée, bien sûr.) Un triangle amoureux un peu convenu aurait pu être amélioré. Le sort d'un ou deux personnages aurait pu être moins expédié.

Des broutilles, quoi ! Quand on trouve une nouvelle plume pour tenir le polar au chaud, on ne boude pas son plaisir. ◆

☆☆☆☆
Isabelle Lafortune
Terminal Grand Nord
Montréal, XYZ
2019, 352 p., 27,95 $

Ce que recouvre la neige

Laurence Pelletier

Sur fond de néoterroir se détache un suspens
qui donne à la blancheur de l'hiver toute son obscurité.

Ayant dans le viseur les évènements récents de violence et de viols perpétrés à l'endroit des femmes autochtones par des policiers, François Lévesque campe le récit de son dernier roman dans l'hypothèse toujours inquiétante de la corruption des représentants de la loi et de la paix. Avec une enquête qui pourchasse un mal endémique au corps de police, *Neiges rouges* semble offrir, par le truchement d'une série de viols et de meurtres, la possibilité d'une rédemption pour l'institution.

Le protagoniste, le policier Vincent Parent, est trahi et blessé d'une balle par son partenaire préoccupé de sauver sa peau et de taire ses méfaits – trafic de drogues et viols de femmes et jeunes filles autochtones. Motivé par ce qui rejaillit comme la ritournelle d'une conjuration – *ce ne sont pas tous les policiers*, « [l]a majorité sont comme Vincent. T'es tombée sur des pourris. C'est eux autres, la minorité » –, Vincent Parent se présente comme le dernier espoir d'une intégrité et d'une morale perdues.

Masculin, masculin

Vincent Parent, trente-cinq ans. Divorcé. Résident de Malacourt, près de la rivière Nottaway. Bonne constitution, sportif, musclé. Loup solitaire. Propriétaire d'une maison isolée au milieu de la forêt. Fervent de chasse et de pêche. Collectionne les trophées de chasse. Amateur de bonne cuisine, spécialité : fondue à l'orignal. Aime chiens et chats. Recherche : hommes.

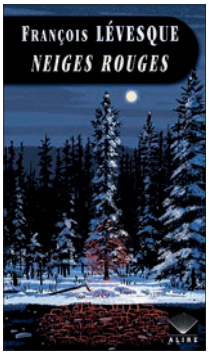
Plusieurs récits personnels se croisent et se superposent à l'histoire principale de *Neiges rouges* : la thérapie de l'un, le passé de prostituée de l'autre, l'alcoolisme de l'un, le deuil de l'autre. L'homosexualité du protagoniste est l'un de ces sous-textes qui complexifie l'archétype traditionnel de l'enquêteur de police. Si sa condition d'orphelin donnait au personnage de James Bond l'envergure de son destin, l'homosexualité de Vincent Parent s'inscrit dans un récit originel qui fait la lumière sur une histoire familiale sombre (dont le patronyme est l'indice), et sur un devenir qui trouve une filiation littéraire chez Hercule Poirot : « J'te verrais, avec une p'tite moustache retroussée, Hercule Parent. – Heille, chu gai, mais pas *that gay*, objecta Vincent. »

Dans cet univers que l'on appelle communément le néoterroir, et qui participe d'une tendance bien marquée de la littérature québécoise contemporaine, des hommes se retrouvent dans ce que la nature peut encore offrir de brut, de simple, de sauvage. Boire, manger, chasser, pêcher entre « chums de gars » : le retour à la terre est un rite de passage ou encore la promesse d'une masculinité renouvelée. C'est ce que semble incarner le personnage de Vincent Parent, qui dévoile une profondeur reposant sur le discours assumé de ses désirs et émotions, de ses faiblesses et de sa vulnérabilité, tout en gardant intact le fantasme d'une puissance virile. Malgré la singularité et le charme qu'il peut y avoir dans la différence à faire entre « chum » et « chum, *chum* », l'univers de Lévesque se fonde sur des dichotomies qui opposent des personnages de femmes battues, violées, exploitées et dont la force découle de leur sacrifice, à des hommes endurcis, violents, qui doivent prendre la mesure et la responsabilité de leur pouvoir d'action. Que cela puisse traduire les charnières de la violence sociale, culturelle et systémique est une chose, reste que la lecture de *Neiges rouges* n'offre pas de prise à une lectrice qui ne reconnait rien dans les codes de la *bromance,* laquelle se décline dans de nombreux dialogues ponctués de « [b]ières, *shots, jokes* de cul, cela, suivi d'un souvenir ému : dans l'ordre et à répétition ».

« Ton *turf*, ton *call* »

Comme les autres romans de Lévesque, celui-ci a la caractéristique de faire osciller l'écriture entre un langage soutenu et vernaculaire. Ce parler franc teinté d'anglicismes rend la réalité d'une langue québécoise qui devient, dans *Neiges rouges*, le support de l'affection au masculin : « *bro* », « *buddy* », « *mon chum* », « l'gros », « On dit BFF, champion : *best friend forever*. – J'sais, mais toi, t'es mon "best *bitch* forever" ». Si cet exercice demande l'adresse d'un juste dosage, je me retrouve toujours dépourvue lorsque le joual est mis au service de la vulgarité, quand la conversation ne va pas sans son « moment "mange de la marde" ».

Malgré ces particularités qui ne demeurent, peut-être, qu'une question de préférence, je reconnais un réel souci formel. Lévesque, qui est aussi critique de cinéma au *Devoir*, a un don pour les images qui offrent au roman une qualité cinématographique, et au suspens une tension obéissant au rythme d'un « flash », d'un « battement de cil », d'une « vision fugace » ou encore d'un « délire onirique ». Dans un travail de mise en abyme, d'intertextualité et d'autoréférentialité, il donne à l'écriture du polar une densité, liant à *Neiges rouges* d'autres influences, d'autres textes, dont *Une maison de fumées* (Alire, 2013), qu'il indique en note de bas de page, nous invitant à chercher dans ses autres romans des clés de lecture. ◆



☆☆☆
François Lévesque
Neiges rouges
Montréal, Alire
2018, 288 p., 24,95 $

Et si l'Histoire était un polar ?

Laurence Pelletier

D'une écriture savante,
ce roman brosse le portrait d'une scène politique intrigante

Avec *Le testament de Maïakovski* (2012), *Le scandale de la tour byzantine* (2014) et *Le rendez-vous de Damas* (2016), Pierre-Louis Gagnon nous avait offert une trilogie de suspens où le personnage de Serge Régnier était catapulté au centre des évènements politiques les plus déterminants de la période d'avant-guerre. Dans *La disparition d'Ivan Bounine*, nous retrouvons les thèmes de prédilection de l'auteur qui, dans ce « thriller politico-littéraire », explore de nouveau les tensions idéologiques de la scène internationale, avec cette fois dans la mire l'attribution du prix Nobel de littérature de 1933. Alors qu'en 2018 aucun prix Nobel de littérature n'a été décerné, le roman de Gagnon tombe à point, mettant en lumière ce qui menace, voire dément tout idéal de neutralité institutionnelle.

Fort de ses références historiques et de sa rigueur factuelle, issu d'un travail de recherche indéniable, *La disparition d'Ivan Bounine* est un roman savant dont la cohérence du récit repose sur l'érudition de l'écriture de Gagnon. Y prendront plaisir les lectrices et lecteurs fervents d'histoire et de politique, qui s'enthousiasment de la mise à nu des relations tacites et des transactions suspectes se déroulant dans les coulisses du pouvoir. Chantage, extorsion, corruption, trafic d'influence : l'intrigue ne repose pas tant sur la disparition d'un auteur russe, évènement qui surgit plutôt tard dans le récit et dont le titre du roman annonce l'inéluctabilité, que sur les jeux de pouvoir et les stratégies mis en branle par les personnages pour arriver à leurs fins. Si tous les moyens sont bons, Gagnon a pour lui l'habileté technique, presque pédagogique, de mettre au jour la conjoncture et les manœuvres politiques qui dirigent l'attention des classes dirigeantes vers le monde de la littérature.

Bonjour Staline

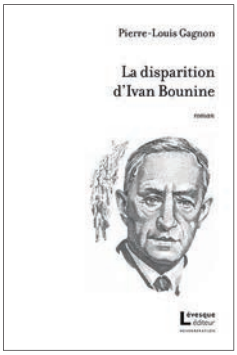
Entre décembre 1932 et décembre 1933, Stockholm devient le théâtre d'un bras de fer entre les représentants du bolchevisme de l'Union soviétique et les contre-révolutionnaires. Jamais, depuis sa fondation, l'institution du prix Nobel n'a honoré un auteur russe. Alors que les paris sont mis sur Maksim Gorki et Ivan Bounine, l'enjeu dépasse les simples fonctions honorifiques et prend l'ampleur d'une « grave crise diplomatique », d'« une affaire d'État, qui s'inscri[t] dans un contexte international périlleux pour l'Union soviétique ». L'œuvre de Bounine se distingue par un naturalisme qui, pour les fidèles à Staline, constitue une menace à l'idéologie révolutionnaire :

> [S]*on naturalisme antimarxisme* [est] *à mille lieues de l'immense littérature qui émerge dans notre pays et qui fait la fierté des ouvriers et des paysans. Cette consécration de Bounine serait un camouflet infligé à la figure de l'URSS* [...]. *Le couronnement de ce contre-révolutionnaire ne doit pas avoir lieu.*

Les principaux acteurs s'engagent pendant une année dans des négociations et des campagnes de représentation pour concrétiser ou court-circuiter la nomination, démarches qui dérogent aux limites morales et légales. Parmi ces personnages, l'un se démarque : l'ambassadrice russe Aleksandra Kollonstaï, militante socialiste, communiste et féministe, décrite comme une femme fatale dont le métier consiste à « ment[ir] et racont[er] des histoires à qui v[eut] l'entendre ». Plus que Bounine, elle occupe le centre de la scène et retient l'attention. Cette figure historique, que Gagnon présente comme une « amazone endurcie », une « femme hors du commun à qui les journaux consacraient des articles laudateurs ou des reportages sarcastiques », est peut-être l'élément le plus captivant du récit alors qu'il est dit que les « Stockholmois se félicitaient de la présence d'une personnalité si extravagante en leurs murs » : « Depuis la reine Christina, aucune femme aussi flamboyante n'avait occupé le devant de la scène de cette ville austère [...] [h]ormis peut-être la comédienne Greta Garbo. »

Dans les faits

Ce qui fait le principal intérêt de *La disparition d'Ivan Bounine* n'est donc pas (et peut-être malheureusement ?) la vie de Bounine et le danger qui le guette, ce n'est pas le suspens qui manque quelque peu d'élan et de souffle par moments, mais le travail de description qui offre un portrait fin d'une scène politique hors du commun, et de ses acteurs. À cet égard, en plus des fonctionnaires et autres agents gouvernementaux, tout un réseau d'artistes et d'écrivains est révélé, mettant en valeur leur rôle et leur pouvoir politique, et donnant à la littérature son envergure : pendant que Breton et Dali se disputent la paternité du surréalisme, Knut Hamsun est séduit par l'idéologie nazie tandis qu'André Gide est l'émissaire du communisme en France. S'il est plutôt étrange de voir s'exprimer ces auteurs dans les mots d'un autre, ce qui noue leur destin fait passer outre ce qui pourrait sonner faux. Car l'esthétique réaliste et le souci de précision de Gagnon donnent à la fiction une préséance sur le réel. Bien que romancé, le récit nous fait douter de la réalité factuelle telle qu'elle est transmise par les voies officielles, nous fait croire que ce qui n'est de toute évidence pas arrivé, fruit du travail d'écriture, aurait dans les faits très bien pu se produire. ◆



☆☆☆
Pierre-Louis Gagnon
La disparition d'Ivan Bounine
Montréal, Lévesque
2018, 218 p., 27 $

Le culte des vautours

Ariane Gélinas

D'origine sénégalaise, Ayavi Lake habite depuis plusieurs années le quartier montréalais Parc-Extension. Ses habitants insufflent vie et couleur à *Marabout*.

Bien que rythmé, le court ouvrage, plus près de la longue nouvelle que du recueil, manque néanmoins un peu de cette chair dont sont friands les marabouts, grands échassiers africains carnivores. « Marabout » est également le nom donné aux sorciers envoûteurs capables de prédire l'avenir et d'exaucer les plus inavouables désirs. C'est l'un d'entre eux que rencontre Marianne Potvin, riche résidente d'Outremont, qui, pour tromper l'ennui, file des passants dans Parc-Extension. L'une de ses « victimes » la conduit au cabinet du marabout Bouba.

Bouba pratique le « métier » par dépit, ce sans-papiers parvenant difficilement à conserver un emploi au-delà de quelques mois. Sa situation se modifie lorsqu'il fait la connaissance d'une chamane atikamekw qui lui propose, en échange d'un appartement, un pouvoir : celui de « prendre la peau et le sexe de la personne de [s]on choix ». En revanche, le sorcier aura l'opportunité de se métamorphoser seulement à deux reprises, puisque la seconde transformation peut s'avérer fatale. Bouba accepte l'échange et, après avoir reçu Marianne Potvin dans son cabinet, il subtilise son apparence, non sans garder des reliquats de sa forte carrure de jadis. L'envoûteur, « qui sait de quoi sont capables les chamanes », a désormais la voie libre pour améliorer son sort… Marianne, pour sa part, se retrouve dans un premier temps sous les verrous, en état de choc grave.

En parallèle, d'autres résidents du quartier Parc-Extension en arpentent les rues et les commerces : Jolianne, guichetière au théâtre ; Roméo, fasciné par les histoires racontées au parc Athéna ; Josée, originaire de Chibougamau ; Maryse, qui découvre avec stupéfaction le café La place commune ; Keita, qui aimerait préserver son emploi au chantier grâce aux facultés de son cousin marabout… Une auteure, qui *pourrait être* Ayavi Lake, mêle sa voix aux leurs, à l'intérieur de sections intercalées dans le livre : elle relate sa vie de mère monoparentale immigrée et, surtout, détaille sa relation à la création et à ses personnages. Marianne Potvin, Bouba, Jolianne et tous les autres sont les protagonistes d'un ouvrage que l'écrivaine est *en train* de rédiger. Le procédé confère forcément à *Marabout* une distance, un second degré. Ce choix met de l'avant les ficelles narratives, comme si l'histoire était un corps autopsié, ses organes étalés sur l'inox.

En forêt urbaine

Bien que totalisant cent vingt-huit pages aérées, *Le marabout* semble avoir des visées essentiellement romanesques, qu'il ne parvient pas à atteindre en restant la plupart du temps synoptique. Les lieux sont le plus souvent ébauchés, résumés à des noms d'artères, d'intersections. Cette succession de noms de rues donne l'impression que pour comprendre, vivre réellement le récit, il nous faudrait nous-mêmes aller marcher dans Parc-Extension, une rue à la fois (vous savez, quand nous sentons qu'une visite de Google Streets est inévitable pour ne rien manquer – et je spécifie que j'ai déjà habité Montréal !). D'autres villes sont présentées de la même façon : Jonquière, Chibougamau… Certes, Ayavi Lake décrit çà et là des magasins, des odeurs, des fragments de décor, mais cela ne suffit pas à chasser l'effet d'esquisse et le fait que, en règle générale, on *nomme* plutôt qu'on incarne.

> **Nous sentons l'aisance d'Ayavi Lake dans le mouvement des phrases, sa plume allègre, miroitante.**

Idem pour le fantastique, le marabout et la chamane : il aurait été intéressant d'en apprendre davantage sur les rouages des envoûtements et du phénomène surnaturel. Je serais d'ailleurs curieuse de relire Ayavi Lake sur la magie, notamment celle de l'Afrique subsaharienne, qu'elle semble bien connaître. Ses personnages sont heureusement plus substantiels, portés par le style empli de vitalité et l'humour pétillant de l'écrivaine. Par exemple, lorsque l'auteure s'exclame à l'intention de sa fille endormie : « Je t'en prie, laisse-moi tuer quelqu'un avant de te réveiller ! » De part et d'autre de l'ouvrage, nous sentons l'aisance d'Ayavi Lake dans le mouvement des phrases, sa plume allègre, miroitante.

Ces envoûtements distingués

Le marabout est une œuvre qui invite à revisiter le territoire, « là où on sait encore marteler la terre pour la remercier d'être vivant ». Elle montre le potentiel d'une auteure qui, si elle déploie dans l'espace ses histoires, est promise à de belles réussites. En d'autres termes, si s'ajoute au récit cette *chair* dont se nourrissent les grands échassiers dont le titre du livre s'inspire. Après tout, comme s'exclame l'un des protagonistes : « c'est un peu de l'anthropophagie, de manger la peau et l'identité de quelqu'un ». ◆

☆☆☆
Ayavi Lake
Le marabout
Montréal, VLB
2019, 128 p., 22,95 $

Le diable est dans les détails

Ariane Gélinas

Onzième ouvrage de Gilles Dubois, *L'homme qui venait de nulle part* propose une incursion inégale parmi les univers parallèles.

Les paratextes, vous connaissez ? Ce sont les éléments éditoriaux qui accompagnent un texte publié, par exemple la page des crédits, les remerciements, les annexes, la table des matières… Dans le plus récent roman de Gilles Dubois, le choix de superposer des récits gigognes donne l'impression que, semblables à d'immenses paratextes, les intrigues secondaires *débordent*, phagocytent le propos.

L'idée d'un manuscrit découvert par hasard n'est pas en cause, bien qu'elle soit usée. C'était moins le cas en 1994, à l'époque du *Manuscrit trouvé dans un secrétaire* (Pierre Tisseyre), du talentueux auteur fantastique Daniel Sernine. Exemple contemporain : *L'esclave du château* de David Dorais (Leméac, 2018), qui revisite le procédé avec inventivité. Cependant, *L'homme qui venait de nulle part*, en plus d'emprunter un sentier maintes fois balisé, souffre d'un manque de crédibilité dans l'articulation de ses récits enchâssés.

Fragments d'éternité

La première histoire est celle du publicitaire new-yorkais Hidalgo Garcia, fraîchement installé dans une maison en ruine, qu'il entreprend de rénover avec sa famille. Il déniche au sous-sol un témoignage (deuxième poupée russe) laissé par son cousin Jerry, un scientifique qui lui a légué l'endroit. Le récit du défunt propriétaire relate sa rencontre à Central Park avec Al, un voyageur temporel. Notes en main, l'illuminé lui a raconté ses incroyables aventures pendant deux heures, debout dans une allée. La troisième trame rassemble les souvenirs de Jerry, qui, sous le pseudonyme de John Doe, a consigné minutieusement à son retour – sur deux cents pages ! – les confidences de l'homme éjecté de la quatrième dimension.

L'ultime niveau textuel (auquel le lecteur n'aura pas accès, et on se demande pour quelles raisons, puisqu'il aurait été le plus pertinent) consiste pour sa part en les notes du voyageur. Pourquoi avoir enrobé le roman de ces nombreux récits emboîtés ? Ils affaiblissent la trame narrative, surtout par leurs invraisemblances : pour commencer, quel scientifique hyperoccupé aurait transcrit avec une précision maniaque deux heures de logorrhée délirante dans un document ? En énonçant d'emblée que ce sont visiblement des fabulations ?

Le seigneur des mouches

Il faut donc attendre de parvenir au récit central, à la page 77, pour accéder au cœur de *L'homme qui venait de nulle part*. Après les longueurs de l'histoire d'Hidalgo, qui trouve le manuscrit de Jerry, et les digressions du scientifique, le roman devient plus intéressant. Pourquoi ne pas avoir coupé les sections superflues au cours de la réécriture ? Le livre aurait pratiquement doublé en qualité. Gilles Dubois maîtrise ses moyens lorsqu'il dépeint le village médiéval où Al échoue, auprès des membres de la secte satanique du Cercle Noir. Là-bas, « la grande horloge spatiale s'était arrêtée sur ce coin de forêt pour une raison incompréhensible ». Il y fait la rencontre de jeunes femmes qu'il ne tarde pas à courtiser : l'aubergiste Catherine et la châtelaine Isabelle, toutes deux dispersant dans leur sillage une persistante odeur de soufre…

Dans cette portion de l'ouvrage, l'aventure est constante, cadencée, rappelant un peu à ses meilleurs moments le premier tome de *L'oiseau de feu* de Jacques Brossard (Alire, 2016). Toutefois, même s'il est porté par une indéniable culture générale, le roman de Gilles Dubois ne possède ni l'imaginaire ni le style du renommé écrivain de science-fiction. Du côté des idées, nous demeurons dans un cadre démoniaque maintes fois visité, qui convoque entre autres Belzébuth, le seigneur des mouches. La plume de Gilles Dubois, précise, mais parfois chargée, lasse aussi à force d'excès de ponctuation (les points d'exclamation pour ne mentionner que ceux-ci) et de superlatifs (« terriblement perturbant », une « scène cauchemardesque jaillie de mon esprit en pleine déroute », etc.).

L'auteur commet par ailleurs deux écarts difficilement défendables en littératures de l'imaginaire : 1) affirmer sans cesse que c'est trop surnaturel pour être vrai en s'exclamant par exemple : « je suis en train de vivre une aventure fantastique », une « rocambolesque histoire »… ; et 2) le complexe de l'Everest se déploie dans le dénouement de l'intrigue, c'est-à-dire « la manie de ne s'intéresser qu'à la montagne la plus haute du globe », par exemple en mettant en scène l'un des plus grands scientifiques du monde, alors que la trame narrative aurait été beaucoup plus solide et crédible avec un personnage plus « modeste »… Je n'en révèle pas davantage afin de ne pas dévoiler la conclusion.

Les vents cosmiques

Amusante, la section médiévale de *L'homme qui venait de nulle part* m'a donné envie de revisionner de vieux épisodes de *Code Quantum*, vous savez, cette série américaine dont le héros est un voyageur qui traverse le temps dans l'optique de réparer des torts ? Dommage que l'ouvrage de Gilles Dubois laisse l'impression qu'ont été omis lors de la réécriture… d'importants détails. Le diable n'y est-il pas ? ◆

☆☆

Gilles Dubois
L'homme qui venait de nulle part
Ottawa, L'interligne
2018, 316 p., 26,95 $